

Les pâteurs de vaches

Les battoux à l'ancienne manière n'existent plus sauf, sous une forme rajeunie, à l'occasion de la fête annuelle de la GNDB. De la même façon, avec le temps, les pâteurs ont disparu voici environ un demi-siècle. Pourtant beaucoup de Nivillacois se souviennent encore des gardous et gardouses de vaches ne serait-ce que pour la simple raison que, durant leur jeunesse, ils ont exercé, eux-mêmes, une telle activité.

J'ai été aussi un pâteur en mon jeune âge, le jeudi ou le dimanche, les seuls deux jours sans école à cette époque en dehors, bien sûr, des vacances scolaires. C'était le bon temps ! Avec son chien plus ou moins habile l'on était les maîtres du troupeau que l'on menait à sa guise vers le lieu de pâturage qui avait été fixé par les parents. Chaque vache avait, alors, un nom à l'appellation duquel elle réagissait à sa manière. Quelques noms me reviennent en mémoire : la mignonne, la levrette, la grand'baude, la gâr'rouge...

Une fois les vaches parvenues à la prairie, que faisait le pâteur ? Evidemment sa fonction essentielle était de surveiller les bêtes en les empêchant d'aller brouter dans les champs voisins où se trouvaient souvent de la nourriture plus alléchante. Selon les saisons les tentations venaient du blé en herbe, du trèfle, des choux, des betteraves, des rutabagas, toutes plantes affriolantes pour des vaches gourmandes ou affamées.

Quand l'herbe de la prairie se trouvait bien verte et haute et que des talus sans brèche et assez élevés servaient de remparts, la surveillance devenait plus souple et le pâteur pouvait alors faire signe à ses collègues des champs voisins. A l'époque le téléphone portable n'existait pas mais l'on parvenait très aisément à se communiquer dans un rayon de 500 mètres à la ronde à force de hucher à plein poumon pendant le temps nécessaire pour se faire entendre. Parfois une dizaine de garçons et filles se rassemblaient au bord d'un chemin et s'amusaient avec leurs jeux habituels : la pirouette ou le carrouet. Certains jours de grand beau temps et d'assistance nombreuse on jouait aussi à mouquer ou à vanner. Qui se souvient encore du jeu à vanner où l'on formait un rond, tous faisant face avec le dos tourné vers l'extérieur, tandis que l'un de nous tournait tout autour du cercle en disant :

Traîne, traîne, mon p'tit balaill'.
Si j'le perds, i s'ra pour taill'.

Oui, vraiment c'était le bon temps quand tout jeunes, nous étions des pâteurs avec toute la vie encore devant nous !

Gilbert Tendron